

qui étaient ordonnés et rangés en forme triangulaire, duquel triangle chacun côté contenait soixante mondes ;

et que des autres trois chacun était à l'un des coins du triangle ; et qu'ils s'entretenaient tout à l'entour ni plus ni moins que ceux qui sont en une danse ;

et que la plaine qui est au-dedans du triangle était le fondement et l'autel commun de tous ces mondes, — qui s'appelait le champ ou la PLAINE DE VÉRITÉ ;

dedans laquelle sont les desseins, les moules, les idées et les exemplaires de toutes les choses qui furent onc et qui jamais seront ;

et à l'entour de ces idées étant l'éternité, le temps, comme un ruisseau qui en sortait, coulait dedans ces mondes ;

et que les âmes des hommes, s'ils ont bien vécu en ce monde, en dix mille ans une fois les voient ;

et que les plus saintes cérémonies mystiques de sacrifices qui se font ici-bas ne sont que comme un songe de cette vue et de ce spectacle-là ;

et disait que toute la peine que l'on emploie à l'étude de la philosophie était pour parvenir à la vue de ces beautés-là, ou autrement que c'était toute peine perdue.

C'est ce texte, on le voit, qui a fourni à D. Néroman le titre de son ouvrage : *La Plaine de Vérité*.

#### Le triangle cycloïdal.

Un triangle dont l'intérieur est la « plaine de Vérité », contenant tout ce qui fut et tout ce qui sera, et hors duquel toute recherche est vouée à l'échec, était bien tentant pour les chercheurs passionnés de connaissance antique; tous ont imaginé un triangle rectiligne, et des années durant D. Néroman a fait comme eux. L'énigme, dans cette optique, restait indéchiffrable; mais un jour ce dernier eut la brusque intuition que ce triangle était *curviligne*, et non rectiligne (fig. 1); et, tenant compte de l'assertion que « le temps, comme un ruisseau qui sort de l'entour, c'est-à-dire du cercle circonscrit, COULAIT le long de ces mondes, c'est-à-dire le long des côtés du triangle sur lesquels les 183 mondes sont distribués », il l'explique ainsi (pp. 197-198) :

*L'esprit est immédiatement heurté par l'idée d'un mobile parcourant une ligne droite, et changeant brusquement de direction, à angle vif, pour parcourir une deuxième droite identique, puis de même une troisième, et cela indéfiniment ;*

d'où l'idée que le triangle était cycloïdal.

On sait que la cycloïde est décrite par un point quelconque d'un cercle roulant sans glisser sur une droite ou une courbe; s'il roule à l'intérieur d'un autre cercle le point décrit une série d'arcades, que séparent des rebroussements à chaque fois qu'il vient toucher le chemin de roulement; et si ce chemin est un cercle de diamètre trois fois supérieur à celui du cercle mobile, on a trois arcades rigoureusement égales indéfiniment redécrites : c'est la courbe que les mathématiciens appellent *l'hypocycloïde à trois rebroussements*,

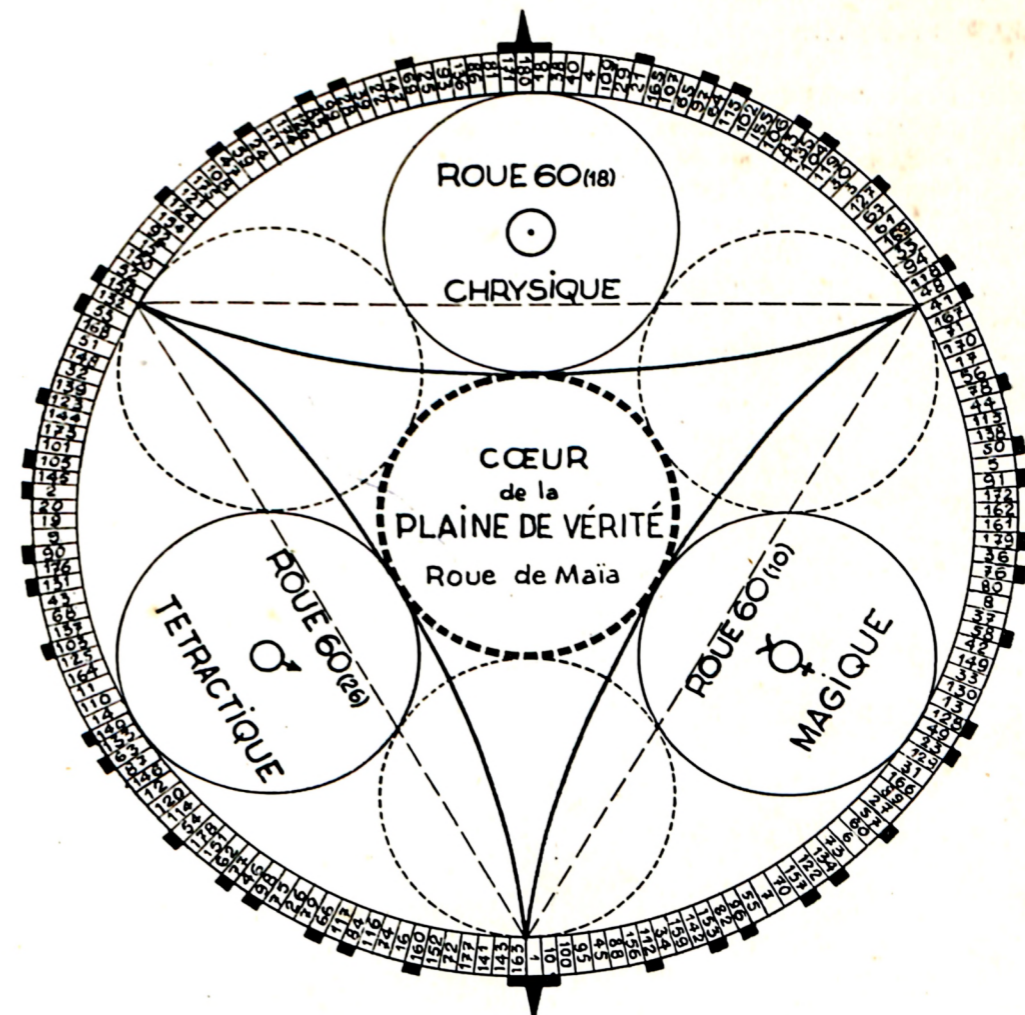


Fig. 1

et c'est aussi le triangle curviligne du Cosmos de Pythagore, dont les rebroussements, inadmissibles sur un triangle rectiligne, ne sauraient plus nous étonner, car ils sont automatiques :

de même que la roue d'un véhicule décrit un chemin *continu* alors que l'un quelconque de ses points (la valve du pneu, par exemple) trace une série d'arcades successives, courbe *discontinue*, de même, dans ce Cosmos, le temps qui est UNE DATE, parcourt les côtés en arcades du triangle curviligne, avec trois rebroussements *obligatoires*; en sorte que les « coins » ou sommets du triangle non seulement justifient, mais imposent, l'inscription des 3 nombres angulaires, *en sus des 180* répartis sur les 3 côtés, à raison de 60 par arcade.

Il reste à savoir quels nombres ce système impose pour les trois sommets du triangle cycloïdal; ce sont les nombres 61 - 122 - 183, comme nous le verrons à la fin du paragraphe *Le zéro neptunien et l'infini*.